

## L'OGRE

---

C'est un lieu commun que de ramener les origines de l'effrayant monstre des contes populaires au nom du peuple hongrois. Ce serait, dit-on, le souvenir de l'effroi que les randonnées magyares ont causé aux habitants de la France du IX<sup>e</sup> siècle qui est conservé dans ce mot. Les Hongrois passaient dans ces siècles pour des anthropophages et « les Ogres des contes de fées, dont nous avons été bercés dans notre jeunesse, sont les derniers échos des frayeurs trop réelles de nos aïeux »<sup>1</sup>.

Cette croyance, pourtant, n'est pas très ancienne. Il y a cent ans précisément que le polygraphe Baron Charles-Athanase WALCKENAER la formula dans ses *Lettres sur les Contes de fée* (1826), ouvrage d'un succès incontestable<sup>2</sup>. Fidèle à l'esprit germanomane du romantisme français, le Baron Walckenaër croit que les personnages fabuleux des contes français descendent des légendes des Normands envahissant le Nord de la France, et cette supposition est d'autant plus facile à faire que nous ne savons absolument rien de ces légendes. Mais la moins sympathique figure des contes populaires, il l'a réservée aux Hongres qui envahissent vers la même époque, au IX<sup>e</sup> siècle, le territoire français.

« C'est ainsi qu'on réunit les noms des anciens Huns et des féroces Oïgours pour désigner les Madgiars, tribu tartare [1] venue des bords du Wolga... En Dacie et en Pannonie on les nomma d'abord Hunni-Gours et leur pays Hunni-Gourie : de là sont venus les noms de Hongrois et de Hongrie. Ces Hongrois, ces Hunni-Gours, ces Oïgours, sont les ogres de nos contes de fées ; ce sont ces êtres féroces qui dévorent les enfants et aiment la chair humaine tendre

1. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, II, 214.

2. Cf. H. Tronchon, *Revue des Études hongroises*, 1925 [t. 3], p. 203.

et savoureuse. » Ogre et Hongre sont synonymes. « Il n'y a rien de plus certain et de mieux prouvé que cette origine. Les courses des Hongrois en Allemagne, en Italie et en France eurent lieu principalement dans le ix<sup>e</sup> siècle et au milieu du x<sup>e</sup> en même temps que les incursions des Normands, de sorte que le mélange de l'ancienne féerie armoricaine avec la mythologie des descendants d'Odin s'opérait en même temps que l'irruption des Ogres (Oïgours) et pendant que les horreurs dont ils se rendaient coupables et auxquelles l'imagination ajoutait encore, imprimaient la terreur à des esprits déjà imbus de tant de superstitions diverses. De cette triple alliance s'est composé, s'est complété le merveilleux de nos contes de fée » <sup>1</sup>.

Et le baron Walckenaër ajoute encore une longue dissertation sur la préhistoire hongroise, sur les Hiong-nou, les Tartares, le Mont Contag où un fantôme invite Boucou-Khan à occuper l'Europe, tout cela aux dépens des Hongrois.

Il est assez facile de deviner d'où afflue toute cette érudition. L'éminent orientaliste KLAPPROTH venait de publier à Paris ses travaux sur les peuples de l'Asie, où il esquisse une histoire des Ouïgours et parle même des Hongrois qui figurent chez lui sous le nom de *Ogôr* et *Ougres* <sup>2</sup>. C'est ici que le dilettante Walckenaër a pêché les noms qui servaient de support à l'échafaudage de sa théorie.

En réalité, jamais les Hongrois n'ont porté le nom *Oïgours* ou *Ougres* en Occident. Quant aux Français, ils se servaient pour dénommer les Hongrois d'un nom qu'ils empruntèrent à l'allemand ou plutôt au latin de l'Allemagne (lat. all. *ungarus* et all. *ungar*) qui lui-même remonte au slave et dont ils formèrent leurs *hungarus*, *hongre*, *ongre*, *hongreis*, *ongreis* <sup>3</sup>. Dans nulle source historique on ne

1. Ouvr. cité p. 171.

2. *Tableaux historiques de l'Asie*, Paris 1826, p. 276. — Cf. encore du même auteur : *Mines de l'Orient*, 1820, 3<sup>e</sup> éd. — *Asia Polyglotta*, Paris 1823. — *Mémoires relatifs à l'Asie*, Paris 1824. Dans tous ces ouvrages il est souvent question des Ouïgours.

3. Cf. l'intéressant article de Bálint HÓMAN, *A magyar nép neve és a magyar király címe a középkori latinságban*, *Történelmi Szemle* 1917 (Le nom du peuple hongrois et le titre du roi de Hongrie dans le latin médiéval). Je ne parle pas ici de l'identification des Hongrois avec les Scythes, Huns, Avars et Agareni.

saurait rencontrer une autre forme du nom du peuple hongrois. Néanmoins la théorie de Walckenaër, si faiblement assise, ne tarda pas à se répandre dans la littérature française et l'on trouve jusqu'aux temps modernes de nombreuses allusions aux Hongres qui sont des Ogres <sup>1</sup>.

Le Baron Walckenaër était un dilettante. Mais quelle est l'attitude de la linguistique en cette matière ? Ce n'est pas Diez, comme on le prétend généralement, mais Jacob GRIMM qui le premier rapprocha l'ogre de l'Orcus des Latins : « Auch das deutsche Mittelalter hegte noch Vorstellungen von einer gefräßigen, hungrigen, unersättlichen Hölle, von einem *Orcus esuriens*, d. h. dem menschenfressenden *ogre*. » Il indiqua aussi le groupe des formes romanes de ce mot : « In den romanischen märchen hat ein altrömischer gott ganz die natur eines waldgeistes angenommen, aus dem *Orcus*... ist ein ital. *orco* geworden, neapol. *huorco*, franz. *ogre*... » <sup>2</sup>

DIEZ, dans son *Etymologisches Wörterbuch der rom. Sprachen* (1853) accepte l'explication de Grimm et ajoute encore à la liste des mots romans quelques formes espagnoles : « altsp. *huergo*, *uerco* » <sup>3</sup>.

GRÖBER s'attaqua le premier à l'étymologie *Orcus* > *ogre* <sup>4</sup>. Il adopte le groupe de Diez, mais il en bannit l'ogre : « Das dort erwähnte span. *ogro* Menschenfresser, Oger, neuprov. *ogre*, franz. *ogre* können nicht desselben ursprungs sein. » Gröber ne nous dit pas pourquoi il rejette cette étymologie, mais il est facile de deviner qu'il trouve insolite la métathèse de *-rc-* > *-gr-*. Il ne propose aucune nouvelle solution du problème.

KÖRTING (*Etym. Wörterb.*) a essayé de ramener fr. *ogre* et ses dérivés espagnol et provençal à lat. *augur*, mais il juge lui-même sceptiquement son idée qui, en effet, est tout à fait impossible, *augur* donnant *eür*, comme l'on sait.

Le romaniste allemand SUCHIER reproche à M. Antoine

1. Par exemple dans la récente édition des *Contes de Perrault* par P. Sain-tyves, Paris, 1923, p. 299.

2. *Deutsche Mythologie*, Berlin 1875, (Nouvelle édition) pp. 261 et 402.

3. Il renvoie à Ruiz, p. p. A. T. Sanchez, *Collección IV*, 390.

4. *Vulgärlat. Substrate rom. Wörter*, Arch. f. lat. Lex. IV, 423.

THOMAS de ranger *ogre* parmi les mots d'origine inconnue dans le dictionnaire de Darmesteter-Hatzfeld, à Littré de rejeter, sans plus, le rapprochement de *ogre* au nom ethnique des Hongrois<sup>1</sup>. Et le savant romaniste découvre de nouveau la théorie de Walckenaër... Lui aussi, en 1901, croit retrouver dans l'*Asia Polyglotta* de Klapproth (1823) le nom *ugor* des Hongrois et il apprend de l'orientaliste G. Jacob que le nom *Onogur* qui désigne les Hongrois, est un composé de *on-* 'dix' et de *ogur* : *dix ogurs*. Il cite Théophylacte et d'autres sources byzantines qui appellent les Hongrois du nom de Ὀγῶρ et établit que fr. *ogre* se trouve être du tout au tout identique au point de vue phonétique avec *Ogor* et *Ogur*. Il cite enfin à l'appui de sa thèse un texte français que nous aurons encore l'occasion d'examiner un peu plus loin.

Enfin M. F. SETTEGAST, tout en rejetant l'argument que SUCHIER a cru devoir tirer de ce texte, et en reconnaissant que les Hongrois n'ont jamais porté en France leur nom ethnique sans nasale, essaie tout de même d'expliquer ce mot comme un mélange de *\*orc* et de *hongre*, car il trouve que ce mot pourrait avoir subi l'influence du sens péjoratif de *bougre*<sup>2</sup>.

Voilà comment la théorie romantique de Walckenaër a ressuscité sous la plume des romanistes allemands, mais cette fois-ci elle se présente bien harnachée d'une cuirasse scientifique qui lui donne incontestablement un air plus sérieux.

Les linguistes français se sont montrés plus réservés. Nous avons vu que LITTRÉ rejette la théorie de l'Ogre hongrois ; il semble plutôt approuver l'étymologie de Diez ; M. A. THOMAS ne paraît pas non plus enchanté de cette explication. Enfin Gaston PARIS en résumant l'article de Suchier (*Romania*, 1901, p. 569) annonce lui-même une étude sur ce mot, ce qui semble prouver qu'il n'était point satisfait de la

1. Kleine Beiträge zur rom. Sprachgeschichte dans *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli*, Torino 1901, p. 71.

2. *Zeitschr. f. rom. Philol.* xxxix, 704-718. Dans *Sitzungsber. d. Wiener Akad.*, 188, 4, 71 (1920), Schuchardt a rapproché notre mot de certaines formes berbères sans dire comment il imagine le rapport de ces formes.

solution de Suchier. La mort a empêché le grand romaniste français d'exécuter son dessein.

Tout récemment M. L. SAINÉAN a étudié *ogre*<sup>1</sup> et tandis que d'une part il trouve qu'en effet le rattachement du mot à lat. *Orcus* est tout à fait improbable, d'autre part il n'accepte pas non plus l'explication de Suchier, car il établit comme M. SETTEGAST, que l'ancien français ne connaît d'autres formes du nom des Hongrois que celles de *Hongre* et *Ongre*, formes nasalisées.

Ajoutons de notre côté que le nom *ogur*, ainsi que *oïgour*, comme dénomination des Hongrois était entièrement inconnu en Occident où les Hongrois n'étaient désignés que des dérivés de la forme nasalisée slave *ungri*<sup>2</sup>. Ainsi la théorie de Suchier est dépourvue de toute base historique tout comme celle de Walckenaër.

Dès lors si nous désirons rapporter à tout prix *ogre* au nom des Hongrois, il ne nous reste plus qu'à le faire dériver de fr. *hongre*, *ongre*, ce que personne n'a tenté jusqu'à présent. A mon avis cette hypothèse ne serait pas tout à fait absurde, car le français présente assez de cas de dénasalisation dans *on* + *cons*. A l'analogie de *convent* > *couvent* ; *conroyer* > *courroyer* ∼ *corroyer* ; *monsieur* > *masyö* ; *monceau* > *mouceau* ; etc.<sup>3</sup> on pourrait fort bien supposer une transformation *ongre* > *ougre* ∼ *ogre*. C'est peut-être ainsi que nous devons expliquer la forme *Hugrent* qui se trouve à la place de *Hongre* dans certains manuscrits de la *Chanson de Roland* (Châteauroux et Venise<sup>1</sup>, cf. Stengel, *Das altfr. Rolandslied*, 1903, p. 323). Le suffixe *-ent* est peut-être le même qu'on trouve dans *Moysent*, *Moysant*, dérivés de *Moyse*<sup>4</sup>. Cependant cette leçon unique *Hugrent* qui d'ailleurs pourrait fort bien être née dans l'imagination du remanieur, ne suffit pas en elle-même pour expliquer la forme populaire *ogre* (sans *h*).

Néanmoins nous ne devons pas omettre le principal

1. *Les sources indigènes de l'étymologie française*, Paris, Boccard 1925, I, 265.

2. Cf. l'article cité de HÖMAN B.

3. Théodore Rosset, *Les origines de la prononciation française moderne*, Paris, 1911, pp. 178-9.

4. Langlois, *Table des noms propres*, Paris 1904, p. 454. Dans *Hugrent* l'accent tombe sur la première syllabe.

argument de SUCHIER, un texte du XIII<sup>e</sup> siècle dont il a cru devoir appuyer sa thèse. C'est un manuscrit des *Enfances Godefroi* qui fait partie du grand roman du *Chevalier au Cygne* et où le mot *ogre* figure une fois en rapport avec la Hongrie. En réalité c'est Paulin PARIS qui a cité le premier ce texte en 1852, mais son analyse a échappé jusqu'à Suchier à tous ceux qui se sont occupés du mot *ogre* «... Plusieurs femmes, parentes de l'empereur, tombent entre les mains d'une troupe de Saxons, et courent grand risque pour leur honneur. Le chef de ces mauvais garçons est un jeune Hongrois nommé Ogre, et ce mot que nous n'avons pas rencontré ailleurs dans les anciennes chansons de geste, confirme assez bien le lien qui rattacherait l'ogre de nos contes de fée, aux Huns ou Hongrois [!] qui épouvantèrent si longtemps les populations chrétiennes »<sup>1</sup>. Or ces mauvais garçons ne sont pas de simples voleurs, ce sont des Saxons, ennemis de l'Empereur, qui veulent venger la mort honteuse de leur chef Régnier. D'autre part, le chef de ces « mauvais garçons » n'est pas *Ogre* comme le dit encore Paulin Paris, mais *Segars de Monbrin*. Ogre est seulement l'écuyer du chef de la troupe<sup>2</sup>. Voici d'ailleurs le passage critique que P. Paris n'a pas cité dans son analyse (f. 27) :

segars apele ogre qui fu nes de hungrie  
cou ert uns damoisals plains de grant cortoisie  
ses escuiers estoit en lui forment se fie...

Quelle preuve peut-on tirer de ce passage ? A mon sens, aucune. La chanson de geste en question remonte tout au plus à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est un de ces romans embrouillés et compliqués qui marquent la déchéance du genre épique. Ici Ogre est un nom propre qui revient encore plusieurs fois comme tel dans le poème :

Ogre a apele envers lui sumelie.....  
quant ogres les entent trait lespee fourbie.....

1. *Hist. Litt. de la France* XXII, 395. Le manuscrit est à la Bibl. Nat. f. fr. 12558 (anc. cote citée par P. Paris : Supp. fr. 5408).

2. Cf. F. Settegast, *art. cit.*

Cet Ogre est donc un seigneur bien élevé, « plein de grande courtoisie » qui n'a rien de commun avec le monstre immonde des contes de fée. Mais comment a-t-il reçu ce nom et comment le poète lui a-t-il attaché une origine hongroise? Il est possible, quoique peu probable, que ce nom ne soit qu'une variante du nom des *Ongres* figurant très souvent avec les Saxons comme ennemis de Charlemagne dans les chansons de geste, et alors il pourrait être expliqué, ainsi que *Hugrent*, par un phénomène de dénasalisation. Mais il est encore plus plausible que le poète médiéval, si fécond dans l'invention de ces noms fantastiques, s'est avisé de dénommer ainsi son personnage et que l'homonymie lui suggéra l'idée de le reléguer dans ce pays fabuleux qu'est la Hongrie surtout dans les romans du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècle. C'est la même ressemblance qui a fait écrire à un copiste du *Perceval* de Chrétien de Troyes *hongre* au lieu du *ogre* des autres manuscrits<sup>1</sup>. Cela prouve seulement que la ressemblance des deux mots a frappé déjà les Français du moyen-âge.

Que cela se soit passé ainsi, les autres manuscrits des *Enfances Godefroi* en font preuve. En effet, le manuscrit cité par Paulin Paris est le seul où le personnage en question s'appelle *Ogre*. Dans un autre nous lisons :

segars apiele *oultre* qui nes ert de hungrie...<sup>2</sup>

Dans un troisième, même le nom de Hongrie est remplacé par un autre nom de pays fantastique :

Segars apele *ontre* qui ert nes desclandie...<sup>3</sup>

Et tous deux écrivent *ontre* ou *oultre* à plusieurs reprises. Enfin l'épisode manque tout à fait dans un autre manuscrit<sup>4</sup>.

Ajoutons enfin que le manuscrit édité par Hippeau (*Gode-*

1. Cf. ci-dessous, p. 368.

2. Bibl. Nat. ms. fr. 786.

3. Bibl. Nat. ms. fr. 12569.

4. Bibl. Nat. ms. fr. 795. Je dois ces variantes à l'aimable obligeance de M. Andor VASKÓ.

*froi de Bouillon*, 1877) présente la forme *Otré* dans le même vers <sup>1</sup>.

Il serait difficile d'établir dès maintenant laquelle des leçons est la plus ancienne ; tant y a que nous sommes si loin du monstre des contes que même en supposant que la variante *ogre* est la plus ancienne, nous devons reconnaître que trois copistes sur quatre n'ont vu aucun rapport entre *ogre* et *Hongrie* et ont remplacé la leçon originale par d'autres variantes.

D'ailleurs les historiens contemporains des invasions hongroises, qui ne ménagent pas, fort naturellement, ce dernier peuple barbare qui vient dévaster leur pays en même temps que les Normands, ne parlent jamais, en accusant les Hongrois des pires méfaits, de leur anthropophagie. Cette accusation, nous ne la trouvons que chez un seul historien, un Allemand : REGINO qui en décrivant les Hongrois mentionne selon le bruit public (*fama*) que les Hongrois mangent de la chair crue, boivent du sang et dévorent les cœurs des ennemis arrachés tout vifs en guise de remède <sup>2</sup>.

Cependant le compilateur allemand dans cette partie de son œuvre, où d'ailleurs il appelle les Hongrois des Scythes, n'a fait qu'accorder le célèbre chapitre de JUSTIN sur les Scythes que le moyen-âge identifiait avec tous les peuples venant de l'Orient, la « froide Scythie » (Ronsard), avec un morceau d'ISIDORE DE SÉVILLE qui en parlant de la Scythie affirme que plusieurs peuples de ce pays vivent de viande et de sang humains (*Orig.* XIV, 3, 31-32) : « Ex quibus quædam agros incolunt, quædam portentosæ ac truces carnibus humanis et eorum sanguine vivunt » <sup>3</sup>.

1. E. SETTEGAST (*art. cité*) a déjà fait justice de cet argument de Suchier, mais comme il ne connaissait que la variante de l'édition de Hippeau, il nous semblait utile de remettre au point la question. D'ailleurs en connaissant toutes les variantes on peut douter que son hypothèse concernant le personnage d'*Otré* puisse être maintenue.

2. *Mon. Germ. Script.* I, 600.

3. Le passage d'Isidore a inspiré visiblement aussi l'auteur de l'*Exordia scythica* (MGSS, *Auctores antiquissimi* IX, 310 ss) qui affirme la même chose. De Regino et de l'*Exordia* cette croyance a passé dans la plus ancienne *Gesta* hongroise, celle de l'ANONYME du roi BÉLA. RUEHL (*Neue Jahrb.* cxxi, 573) a montré qu'elle remonte au roman d'Alexandre le Grand où elle est de provenance juive.



Cependant cette croyance savante n'a dû guère sortir des murs des cloîtres, du moins en territoire français on n'en trouve nulle trace. Il est assez difficile d'imaginer que cette fausse identification des Hongrois et des Scythes anthropophages ait été le point de départ de la formation de la figure de l'ogre dans la croyance populaire.

Si nous voulons connaître l'origine de l'ogre, le premier devoir est d'établir quels sont les plus anciens textes qui connaissent l'ogre. C'est, à ce qu'il paraît, dans les œuvres de CHRÉTIEN DE TROYES qui sont en si intime rapport avec le monde des contes populaires, que l'on rencontre la première fois le mot *ogre*<sup>1</sup>. Dans une variante de *Lancelot* le chevalier intrépide suivant la piste du chevalier inconnu qui a emmené la femme du roi Arthur, reçoit cette réponse lorsqu'il essaie de se renseigner auprès de gens qu'il rencontre en chemin :

Par foi, seignor, Meleaguanz,  
Uns chevaliers corsuz et granz,  
Fiz le roi des ogres l'a prise<sup>2</sup>.

D'autre part nous lisons dans *Perceval* :

Si est escrit qu'il est une heure  
Que tous li roiaumes de Logres,  
Dont jadis fu la tiere *al Ogres*  
Ert destruite par celle lance.

Dans une autre variante *Ogre* est au pluriel :

Del sanc tot cler que de plore  
Ert escrit que il ert encore  
Que toz li reaumes de Logres

1. Les dictionnaires de Godefroy et de Littré ne mentionnent pas de textes remontant au delà du xvi<sup>e</sup> siècle. Les textes qui vont suivre ont déjà été cités par M. SETTEGAST (*art. cit.*).

2. W. Foerster, *Christian v. Troyes sämtl. erh. Werke*, IV, Halle, 1899; v. 641, ms. T, var. 41 et 43. Les autres manuscrits donnent la leçon *Gorre* ou *Goirre*. Pour le mot *ogre* chez Chr. de Troyes cf. W. Foerster, *Kristian v. Troyes, Wörterbuch zu seinen sämtlichen Werken*, Halle 1914 (Rom. Bibl. XXI). M. SETTEGAST rejette cette variante comme de nulle valeur probante vis-à-vis de la majorité des autres leçons. Nous croyons devoir affirmer que c'est précisément cette variante qui a gardé forme et sens primitifs du mot.

Qui jadis fu la terre *as ogres*  
Ert destruite par cel lance <sup>1</sup>

L'exemple suivant est du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est dans la *Lettre de Faramont à Méliadus* que nous lisons <sup>2</sup> :

Par vos se puet bien maintenir  
L'onor del roaume de Logres ;  
Se tuit li sesne estoient *ogres*,  
Si n'auront ils à vos durée.

Dans les textes que nous venons de citer *ogre* n'a pas manifestement le sens de monstre anthropophage. Chez CHRÉTIEN DE TROYES c'est le nom d'un souverain dont on a enlevé le royaume grâce à la sainte lance, ou le nom d'un peuple ou d'un roi chez lequel Meleaguanz entraîne la femme d'Arthur ; dans le texte du XIV<sup>e</sup> siècle les *ogres* paraissent désigner des gens très forts qui figurent sans doute dignement dans une expression hyperbolique. L'ogre mangeur de chair humaine paraît tout d'abord dans les *Histoires ou Contes du temps passé* de PERRAULT, en 1697, notamment dans le *Petit Poucel* qu'un ogre veut dévorer avec ses frères, dans la *Belle-au-bois-dormant* que sa belle-mère ogresse veut manger en sauce avec tous ses merveilleux enfants et dans le *Chal botté* qui croque un ogre métamorphosé en souris.

Mais revenons à nos plus anciens exemples. Nous voyons que l'ogre est absolument introuvable dans les

1. C'est G. Huet qui a appelé l'attention sur ce passage : *Ogre dans le Conte du Graal*, Romania XXXVII, 301. Dans sept manuscrits on trouve *Ogres*, tandis que dans Bibl. Nat. ms. fr. 1429, f 48 v<sup>o</sup> col. b l'expression est changée en *as Ongres*. Sans doute le copiste qui ne comprenait plus le sens du mot dans ce passage, a cru bien faire en lui substituant le nom des Hongrois qui lui ressemble. Ce copiste était un Walckenaër avant la lettre. Le passage cité est le v. 7514 dans l'édition de Polvin et le v. 6129 ss. dans l'édition de Freiburg, Ragoczy 1912. Pour la bibliographie cf. W. Foerster, *Wörterbuch*, 1914.

2. Publié dans *Revue d. l. romans*, XXXV, p. 233, et cité par Sainéan, ouvr. cit. I, 265. L'exemple cité chez Goletroy : « Les ogres fiers leur soif mesme y estanchent... » que G. cite d'après G. Dassy se trouve en réalité selon M. G. Huet (Romania XXXVII, 305, n. 2) dans la *Galliede* de G. Le Fevre (1578) et signifie *onagre* ; il n'a donc aucun rapport avec notre problème.

chansons de geste, ce qui devrait faire rêver les partisans de la théorie de l'ogre hongrois puisque c'est ici que les Hongrois jouent assez souvent le rôle odieux des ennemis de la chrétienté. Par contre nous l'avons rencontré à deux fois dans les romans de Chrétien de Troyes où le peuple hongrois est absolument inconnu. Le roi Arthur ne rencontre les Hongrois que dans les chansons de geste du XIV<sup>e</sup> siècle, comme par exemple dans *Claris et Laris*, époque où la fusion des deux genres, d'abord nettement séparés, s'est déjà accomplie<sup>1</sup>.

Dans les passages que nous avons cités, le mot *ogre* rime à deux reprises avec Logres, nom du pays du roi Arthur. M. Ferdinand Lot a montré que ce nom est le nom gallois de l'Angleterre et correspond à gall. *Lloegyr*. Dans *Lancelot* le héros du roman se dit originaire de Logres, c'est-à-dire Anglais<sup>2</sup>.

Or cet Anglais Lancelot en poursuivant le ravisseur de sa dame arrive dans le royaume de Bademagu, roi de Gorre ou plutôt, selon notre variante, roi des Ogres. Le fils de ce roi Méléagant était le chevalier inconnu qui parut à la Cour d'Arthur et enleva la femme de celui-ci. Dans le royaume de Bademagu Lancelot trouve toute une multitude de gens prisonniers de Bademagu qui se disent des Logriens, mais qui ne peuvent rentrer dans leur pays et ceux-ci viennent aider Lancelot dans sa lutte pour la délivrance de Genièvre. Depuis l'étude de Gaston Paris sur *Le Conte de la Charrette* (Rom. XII, 510) nous savons que ce conte apparemment chaotique cache une variante celtique de la légende d'Orphée, Lancelot est ici l'Orphée descendant sur le pont de l'épée aux enfers pour délivrer sa dame. Ainsi le pays des Ogres c'est l'enfer, le règne d'Orcus, dont « nul ne retourne », écrit le poète<sup>3</sup>.

L'ogre de *Lancelot* est dès lors synonyme d'Orcus et ainsi

1. Notons cependant que dans le *Lancelot en prose* on trouve une certaine demoiselle de Hongrefort dont le nom paraît une dérivation fantaisiste du nom des Hongrois. Cf. Ferdinand Lot, *Etude sur le Lancelot du Lac en prose*, Paris 1918.

2. *Op. cit.*, p. 141 et 231.

3. Je ne saurais expliquer le Gorre et Goirre des autres variantes pas plus que Gaston Paris, *art. cité*, p. 513.

nous sommes revenus insensiblement à l'ancienne étymologie de *ogre*.

D'autre part le passage de *Perceval* où l'on rencontre le mot *ogre* reçoit un sens complet si l'on prend ce mot pour synonyme d'*enfer*<sup>1</sup>. La sainte lance, dégouttant du sang du Christ, a détruit jadis le pays de l'Ogre-Orcus, c'est-à-dire l'Enfer. Le mysticisme chrétien, l'idée de la rédemption, qui explique d'ailleurs aussi certaines autres parties du roman<sup>2</sup>, donne la clef du passage obscur.

Comme cette interprétation signifie un retour à la théorie de DIEZ-GRIMM, nous avons à tenir compte des griefs des linguistes. Nous avons pour nous le témoignage des langues parentes et la sémantique, contre nous l'histoire phonétique. Selon le *Rom. Etym. Wörterb.* de MEYER-LÜBKE qui, adoptant la théorie de Suchier, sépare la famille d'*Orcus* de celle d'*Ogur* où il range *ogre* et ses dérivés, it. *orco* « Popanz, revenant », v.-lomb. v.-ligur. *orco* « triste, misérable » ; rhétor. *örk*, *yerk* « homme sot » ; logod. *orku*, suisse *nortse* « sorcier » ; esp. *Huergo huerco*<sup>3</sup> « enfer, civière » appartiennent tous à la famille d'*Orcus*. Ainsi avec le portugais, peut-être pas assez étudié à ce point de vue, le français serait la seule langue romane en Occident où la famille d'*Orcus* n'aurait pas laissé de trace ! Or c'est précisément sur le territoire du Nord de la France que nous avons un témoignage historique qui prouve qu'ici encore au VII<sup>e</sup> siècle le peuple croyait à *Orcus* et invoquait ce dieu païen dégénéré en démon dès cette époque. C'est dans la vie de saint Éloi (m. 659) que nous lisons que le saint blâmait dans un de ses discours ceux qui pratiquaient cette vieille superstition : « Nullus nomina demonum, aut Neptunum, aut *Orcum*, aut Dianam, aut Genis-

1. M. F. Lot considère ce passage comme étant dû à l'inintelligence des poètes par rapport à la légende du Graal (*ouvr. cit.*, p. 223).

2. Cf. l'étude de Gilson dans *Romania*, 1924.

3. Le grand dictionnaire anglais de Murray (*A new engl. Dictionary*) écrit ceci au mot *Ogre* : « The OSp. reprs. of *Orcus* were *huerco* (Percivall) *huergo*, *huergo* (Diez). » Je ne sais pas à quel *Percivall* Murray fait allusion, mais si en réalité on rencontre un *huerco* dans un *Perceval* espagnol avec le même sens que chez Chrétien de Troyes, l'étymologie de *ogre* cesse d'être problématique.

cum, aut ceteras eiusmodi ineptias credere aut invocare praesumat<sup>1</sup>. »

Cependant le scepticisme des linguistes concernant l'étymologie *Orcus* > *ogre* paraît justifié, car la métathèse de *-rc-* > *-gr-* est en effet insolite dans l'histoire du francien<sup>2</sup>. La forme régulière serait \**orc* [cf. *porcum* > *pore*]. Cependant toute difficulté est éliminée si l'on fait remonter *ogre* à un des dérivés de *Orcus*. Tel pourrait être lat. *orcīnus* « infernal, de l'enfer », ou lat. médiév. *orcigenus*<sup>3</sup> « infernal », ou bien même une forme hypothétique \**ōrcānum* formée à l'analogie de *Occānum*. Si nous prenons *orcīnus* ou *orcīgenus* pour point de départ, nous devons aussitôt supposer que l'accent a passé de très bonne heure au radical pour donner fr. *ogre*. En effet, à côté de l'évolution régulière lat. *-īnu* > fr. *-in* on trouve *Londīnum* > \**Lōndinum* > *Londres*. Peut-être faut-il penser aussi à l'influence du proparoxyton de gr. ὄρνυς (> lat. *oreynus*) (Plin. 32, 53, 6) « pelamidum generis maximus, similis tritoni », nom d'un poisson très grand, sorte de triton, car on verra plus loin que dans le voisinage de l'*ogre* nous trouvons aussi des monstres marins.

Tant y a que pour expliquer *ogre* nous devons partir d'un \**orknu*, dérivé d'une des formes citées ci-dessus. Alors on aurait l'évolution suivante : \**orcānum* ou \**orcigenum* ou \**orcānum* > \**orknu* > \**orkene*, \**orkne* > \**orere* > *ocre* et *ogre*. Pour l'évolution de \**orkene*, *orkne* cf. *ordinem* > *ordene* > *ordre* ; *diaconum* > *diakene* > *diacre* ; *pampinum* > *pampre* ; *cophinum* > *cofre*, etc. Pour la disparition par voie de dissimilation de la première *r* dans \**orere*, \**orgre* cf. l'homonyme de notre *ogre*, un autre *ogres* qu'on rencontre également dans *Lancelot* et qui signifie *orgue*. Ce mot dérive comme

1. Cité par Grimm, *Deutsche Myth.* Append. 102.

2. Rappelons cependant le nom de l'île Majorque, lat. *Maioorca*, qui dans les chansons de geste présente toujours la forme *Mai gre*. Cf. Langlois, *Table des noms propres*.

3. Le seul exemple qui me soit connu est cité dans Benoist-Goelzer, *Nouveau dictionnaire lat.-fr.*, mais dans les homélies de Béda auxquelles il renvoie (*Homil.* S. v.) je ne l'ai pas trouvé, ne pouvant pas déchiffrer le sens de cette abréviation. Je rappelle que les homélies qui figurent sous le nom de Béda ne sont pas de lui.

*orgue* de *organos* et a dû passer par la forme *orgres* que nous avons réellement dans une variante<sup>1</sup>. A côté de cette forme assez rare on trouve la forme régulière sans *r* final : *orgue*. Le dérivé primaire *ocre* se trouve selon M. Sainéan<sup>2</sup> dans le champenois de l'Aube (Forêt de Clairvaux) : « Oh le peut *ocre*, oh, le vilain *ocre* ! » (Bauduin). Il est évident d'autre part, que le mot *ogre*, tout comme *organos* > *ogres*, *diakne* > *diacre* est une forme mi-savante, car il n'a pas suivi le type de *torquere* > *tordre*, *surgere* > *sourdre*.

Quant à la forme hypothétique \**orknu* que nous avons considérée comme l'ancêtre de *ogre*, on ne la trouve pas, il est vrai, dans les inscriptions et glôses, mais on la rencontre, je crois, comme mot d'emprunt, dans l'ancien anglais. Un mot de *Beowulf*, le plus ancien poème anglais, a déjà été rapproché de *orcus* par Jacob Grimm. Dans l'ancre sous-marin du terrible monstre Grendel, dit le poème anglais, ont pris naissance toutes sortes de monstres, tels les géants, les elfes et les *orcneas* (v. 111) :

... thanon untydras ealle onwōcon,  
eotenas ond ylfe ond *orcneas*,  
swylce gigantas, tha wið gode wunnon  
lange thrage ; thē him ðoes lēan forgeald<sup>3</sup>.

Le *orcneas* de *Beowulf* a donné tout au moins autant de besogne à tailler aux germanistes que notre *ogre* aux confrères romanistes. GRIMM l'a rangé sans se soucier autrement de l'explication linguistique, dans la famille de *Orcus*, le sens de « monstre marin » lui paraissait en dire assez. KLUGE (*Zum Beowulf*, Bonner Beitr. IX, 188) n'approuve pas cette explication, car *Orcus* n'explique pas le *n* de *orcneas*. Il serait plutôt tenté d'y voir une forme parente

1. Cette explication est due à W. Foerster dans l'édition citée p. 474, au vers 3534. Le distingué romaniste cite à ce propos aussi notre *ogre* qu'il fait remonter à *Orcus* ; c'est, comme il dit, un « bel exemple » de la métathèse de *rc* > *gr*.

2. *Ouvr. cit.*, I, 265.

3. Je cite l'édition bilingue de Moritz Trautmann, *Das Beowulflied*, Bonner Beitr. z. Anglistik, Bonn, 1904. Voici la traduction du passage cité : « ... de là sortirent tous les monstres [unholden], géants, elfes et *orcneas*, ainsi que les *Gigantes*, qui luttèrent longtemps contre Dieu : il les en punit bien. »

de v.-scand. *ørkn* « phoca barbata » et quant à la désinence *-eas* il l'interprète comme une erreur pour *-eoh*. A l'opposition de Kluge, Bugge (*Ueber Beowulf*, Bonner Beitr. XII, 80) a maintenu son ancienne opinion qui lui faisait rattacher ce mot à *Orcus* ; et il cite à preuve le dérivé de *Orcus*, *orc* qu'on trouve en anglo-saxon et dans toute la Germanie (cf. Grimm, *Wörterbuch*, *orke*, *ork*, *org*). Il cite même les formes romanes qui désignent toutes un être infernal, une sorte de démon. Mais le *n* de *orcneas* lui cause aussi beaucoup de souci. Un peu plus tôt il était d'avis que *orcneas* était une forme ressemblant à v.-angl. *Perseās*, *Indeās*. Mais maintenant il trouve que par là *n* de *Orcneas* n'est pas expliqué. « Dies *n* liesse sich aus einem lat. *orcinius* oder aus der association mit einem einheimischen worte (wie das *n* im altnorw. markn *r* mercatus, und im altn. *Orkneyjar*, Orcades) schwerlich erklären. » Et abandonnant cette explication que je trouve la seule plausible, il essaie d'expliquer *orcneas* comme un composé à l'opposition de tous ses parents germaniques et romans. Finalement TEN BRINK (*Beowulf*, Strassb. 1888, p. 10) trouve un *Orceās* sans *n*, qu'il considère comme le dérivé « correct » de *Orcus* (*Corpus Gl.* 1080) et qui est une glose au mot latin *immanes* et cherche dans la graphie *orcneas* une influence du mot latin équivalent.

Toutes ces interprétations compliquées qui contredisent toute logique et tout bon sens, font ressembler le cas de *orcneas* à celui de *ogre*. Là comme ici la signification du mot nous renvoie à *Orcus*, mais l'étymologie n'est pas acceptée pour de prétendues raisons phonétiques. Je crois que c'est le dictionnaire de MURRAY qui a trouvé juste en supposant au lieu de toutes ces explications embrouillées à plaisir un singulier \**orke* (ou plutôt *ørkn*) conforme au pluriel *orcneas* et d'autre part BUGGE a donné la vraie solution du mot en le rapprochant de *orcinius*. Le mot de *Beowulf* correspond parfaitement à la forme gallo-romane que nous avons supposée en cherchant l'ancienne forme de *ogre*. Les *orcneas* ou \**orke* ont passé de la mythologie latine dans la mythologie anglaise tout comme les *Gigantas-géants* mentionnés dans le vers suivant. Dès lors en Germa-

nia comme en Romania on trouve à la fois la famille démoniaque de lat. *Orcus* et celle de lat. \**orknu*.

Que le *orcneas* de Beowulf est identique pour la signification avec *ork* répandu dans toute la Germanic, cela est prouvé le plus manifestement par le témoignage d'un poète allemand du xv<sup>e</sup> siècle, VINTLER, qui écrit ainsi :

so sagt auch maniger ze teute  
er hab den *orken* und *elben* gesehen <sup>1</sup>.

*Orke* avoisine ici la même famille de monstres, les *elfes*, que dans *Beowulf*.

Comme ainsi les conditions historiques de l'étymologie de *Orcus* ou plutôt *orcinus* > *ogre* paraissent bien établies, ce serait pousser le scepticisme outre mesure que d'exclure le mot français de la famille du groupe roman de *Orcus*. D'ailleurs ce ne serait pas le premier cas d'une divinité antique dégénérée en démon, on connaît *Neptunus* > *lutin*, *Diana* > *gene*, *Fata* > *fée* <sup>2</sup>.

Mais peut-être convient-il de rappeler aussi le sens mythologique de notre preuve tirée du Beowulf. La signification et le milieu de *orcneas* jettent une vive lumière sur le mot français. Comme nous l'avons vu, les *orken* sont nés dans l'ancre de Grendel. Or ce Grendel est un démon de taille gigantesque, buvant du sang humain et croquant volontiers les habitants terrestres. Il habite dans les profondeurs marécageuses de la mer (*nicera mere*, *nichsenmeer*) où l'on ne peut pénétrer que par un passage étroit où ne peut descendre qu'un seul homme à la fois (*an-paðas* = *ein-pfade*), tout comme Lancelot lorsqu'il entre dans le pays des ogres, en passant le pont de l'épée. Et quel terrible monstre que ce Grendel dont Beowulf délivre Heorôt, le château des plaisirs de Hrôdgâr ! Il s'y glisse la nuit comme l'ogre qui veut manger Petit Poucet et ses frères et croque à belles dents les héros dormants. « Il saisit vite tout d'abord un des guerriers dormants, le déchira et mordit sans pitié sou

1. Cité chez Grimm, DWb. *orke*. Bugge a déjà montré l'importance de ce passage (cf. *art. cit.*).

2. Cf. Sainéan, *Sources indig.*, I, 263.



corps, but le sang coulant à flots; il ingurgita avec une gloutonnerie criminelle : bientôt il eut fini de manger toutes les parties du cadavre, pieds et mains... » (740). Voilà l'ogre ! L'*Orcus* latin et le Grendel anglais sont des frères et les *orcneas* prennent dignement place dans l'autre de ce monstre. De l'Italie où l'Arioste a éternisé la figure de l'*Orco* anthropophage dans son *Roland Furieux* (ch. XVII) jusqu'aux îles britanniques ces démons-vampires se peignaient sous des couleurs effrayantes dans l'imagination populaire.

Cette parenté avec les monstres britanniques ainsi que la mention de l'ogre dans les légendes d'origine britannique nous font comprendre que certaines variantes du Petit Poucet emploient à la place de l'ogre l'expression *Sarrasin de Bretagne*<sup>1</sup>. Ne faut-il pas supposer que cette expression a gardé le souvenir de la parenté britannique ? L'ogre des romans d'Arthur, le démon de *Beowulf* sont localisés en territoire britannique. Ne serait-on pas tenté de croire que le mot français *ogre* s'est répandu en France en partant du territoire anglo-normand ? Car à mon sens, le *Sarrasin de Bretagne* n'est autre que l'*ogre de Logres*. Quoi qu'il en soit, la continuité de la croyance à l'ogre se trouve démontrée à partir du *Beowulf* (viii<sup>e</sup> siècle) à travers les romans arthuriens (xii<sup>e</sup> siècle) jusqu'aux *Contes de Perrault*.

Pour tirer notre leçon du cas *ogre* il est intéressant d'observer que des linguistes distingués comme Suchier et Meyer-Lübke rejettent pour une difficulté phonétique une étymologie qui paraît juste au point de vue sémantique et qu'ils inventent une explication qui est juste selon les lois phonétiques, mais absurde si l'on essaie d'en faire la preuve historique.

L'ogre qui excite l'imagination des enfants français n'a en effet rien à faire avec les Hongrois, puisqu'il existe en réalité, il mange les hommes et les enfants de préférence : il est *Orcus*, la Mort.

1. Cf. P. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles*. Paris, Libr. crit. 1923, p. 299. M. Saintyves semble ajouter foi à la légende de *ogre-ongre*. Il n'attache aucune importance aux variantes que nous venons de citer.

Un grand dilettante moderne qui n'est autre qu'ANATOLE FRANCE a deviné avec son rare bon sens et sa profonde intuition poétique les conclusions que l'on vient de lire. En effet il fait parler ainsi ses personnages dans un petit mémoire sur les contes de fée (*Le livre de mon ami*), auquel il donne, comme jadis Walckenaër, la forme du dialogue :

RAYMOND

... Toutefois ceci est assez probable que les contes de fées, et notamment ceux de Perrault procèdent des plus anciennes traditions de l'humanité!

OCTAVE

Je vous arrête, Raymond. Bien que peu au fait de la science contemporaine, et plus occupé d'agriculture que d'érudition, j'ai lu dans un petit livre fort bien écrit que les ogres n'étaient autres que les Hongres ou Hongrois qui ravagèrent l'Europe au moyen-âge...

RAYMOND

Nous avons changé tout cela, mon cher Octave, et votre petit livre, qui a pour auteur le baron WALCKENAËR, est bon à faire des cornets. Les *Hongrois* s'abattirent, en effet, comme des sauterelles sur l'Europe à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. C'étaient d'épouvantables barbares; mais la forme de leur nom dans les langues romanes s'oppose à la dérivation proposée par le baron Walckenaër. Diez donne au mot ogre une plus ancienne origine; il le fait sortir du latin *orcus*, qui selon Alfred Maury, est d'origine étrusque. Orcus est l'enfer, le dieu dévorant, qui se repaît de chair et prélère celle des enfants au berceau... »

Et c'est aussi notre conclusion.

(Université de Budapest).

ALEXANDRE ECKHARDT.

---